

Après quelques débats, le ministère fut autorisé à fournir à ces dépenses par des billets de la trésorerie, et l'armement fut poussé avec la plus grande ardeur; on ne tarda pas à s'apercevoir que ces préparatifs se faisoient sous les auspices les plus malheureux. Les effets publics perdoient de jour en jour; il étoit impossible de trouver des assurances pour la Baltique; un grand nombre de maisons de commerce se virent à la veille de leur ruine; on murmuroit d'un bout du royaume à l'autre; et les meilleures têtes de la nation ne pouvoient concevoir quel intérêt si grand l'Angleterre avoit à disputer à la Russie une province déserte à l'autre bout de l'Europe; et avec qui elle n'avoit jamais eu la moindre relation. Encore, quelle apparence y avoit-il d'attaquer la Russie avec avantage, sans avoir aucun allié parmi les puissances du Nord, et sans aucun port dans la Baltique? Le ministère eut à essuyer de rudes assauts dans le parlement même; et quoiqu'il tint assez bonne contenance, il vit bien qu'il falloit abandonner l'entreprise, comme il arrive presque toujours en Angleterre, lorsque l'autorité s'avise de combattre la raison et l'opinion publique. Mais dans cette occasion, il faut avouer qu'on ne pouvoit pas rendre un plus grand service au ministère, qu'en s'opposant à ses desseins. C'étoit l'empêcher de compromettre la gloire de la marine angloise, qui auroit eu à combattre non-seulement les plus grands efforts d'un puissant empire, mais encore les tempêtes et les rochers d'une mer dangereuse, même aux navigateurs qui la connoissent le mieux, et qui ont tous les ports à leur choix.

Mais moins les Anglois avoient envie d'attaquer, et plus leurs armemens devinrent formidables. L'impératrice ne se laissa pas intimider; ayant en Livonie une armée nombreuse, et une flotte de 40 vaisseaux prête à appareiller au premier signal, elle déclara hautement qu'elle ne se départiroit en rien de ses prétentions déjà manifestées, et qu'elle risqueroit plutôt une nouvelle guerre, que de souscrire à des conditions humiliantes pour son empire.

(*A Continuer*)

TO THE EDITOR OF THE QUEBEC MAGAZINE;

SIR,

I am a young man who frequently reads, at leisure hours, for amusement and instruction; but my memory is not so retentive as could be wished, particularly in reading history. And, as one principal design of your Magazine is the advancement of science, I am thereby induced to make my case known to you, hoping that you or some of your correspondents will be so kind as to instruct me how to read so as to remember it, and how to reap the greatest benefit from what I read. Some reflections, on a subject of such consequence, may afford means of improvement to your young readers; and, which is scarce worth adding, will much oblige, Sir,

Your humble servant,

QUEBEC, 21st Nov. 1792.

A NOVICE.

On